

SUR L'ORGANISATION ANARCHISTE - COMMUNISTE...

L'un des caractères essentiels de la branche libertaire du socialisme est d'être révolutionnaire. Révolutionnaire, c'est-à-dire partisan d'un changement radical des structures politiques et économiques des sociétés actuelles. En effet, le but de l'anarchisme, qui est la liberté de l'individu, ne peut se concevoir là où l'on exploite, où l'on opprime, où l'on divise, où l'on oppose les hommes entre eux.

Dans la perspective de l'affrontement permanent des classes sociales et de la fin historiquement inéluctable des sociétés de classes et des États, seul le programme libertaire apparaît comme moyen et comme but de nature à satisfaire à sa destinée.

Lorsque nous parlons de socialisation sans étatisation, de planification par les consommateurs, de contrôle ouvrier, d'égalisation des revenus, d'internationalisme, de fédéralisme, voilà autant de réalités dont certains traits sont déjà discernables à partir de nos sociétés existantes. Né dans la lutte des classes, l'anarchisme résout les problèmes de ce phénomène par ses bases essentiellement humanistes et individualistes.

Seulement il semblerait qu'à notre époque révolutionnaire, vouloir ou préparer la révolution soit le fait d'attardés nostalgiques alors que la science, l'espace... Non! on n'est pas révolutionnaire pour le plaisir de l'être, on est révolutionnaire parce que la révolution est là. Il ne s'agit pas comme disait notre ami Paul Zorkine de croire ou non, d'être pour ou contre la lutte des classes, la lutte des classes est là et n'a que faire de tels problèmes. Tant que l'autorité et l'exploitation persisteront en un quelconque point de la planète, la révolution sociale se présentera comme un naturel aboutissement. Alors tous les donneurs opportunistes peuvent s'essayer à redonner un semblant de lustre à de fausses théories aussi vieilles que le socialisme.

Quand on nous dit que l'évolution économique du monde, l'industrialisation, la productivité sont de nature à éliminer les contradictions des régimes capitalistes ou de l'économie étatisée, les travailleurs répondent pour nous par une grève comme celle que soutiennent en ce moment même les mineurs. La vraie condition des exploités apparaît à une foule ébahie. Deux principes fondamentaux se dégagent alors: qu'il ne peut y avoir de relativité dans l'exploitation, que les classes dirigeantes et possédantes sont incapables de pallier de telles crises.

Et quand bien même, il est heureux que la condition ouvrière ne soit plus ce qu'elle était il y a un siècle, voilà un fait rassurant et riche de promesses. Cette société libertaire pour laquelle nous combattons nous ne l'aurons pas d'une foule affamée et inculte.

Reconnaitre le chemin parcouru depuis que Bakounine écrivait: «...*Puisque le prolétaire, le travailleur manuel, l'homme de peine, est le représentant historique du dernier esclavage sur la terre, son émancipation est l'émancipation de tout le monde, son triomphe est le triomphe final de l'humanité...*», comprendre que l'hypothétique bien-être de l'ouvrier loin d'être un frein est, au contraire, un formidable pas en avant vers cette émancipation de l'humanité, voilà ce qui doit être à la base de toute pensée révolutionnaire.

Pour nous autres, anarchistes-communistes, qui avons à agir pour une révolution, mener une action qui ne peut en aucun cas se confondre avec une prise du pouvoir, que ce soit au travers des possibilités offertes par l'État, comme le parlementarisme ou tous autres moyens violents tendant au même but, il importe de déterminer ce qui est nécessaire pour ce que nous voulons, par l'étude objective des faits.

Pour mener à bien cette révolution deux thèses s'affrontent: l'une fait une totale confiance à la spontanéité des masses, l'autre préconise au contraire l'action volontariste d'une minorité. L'histoire nous montre,

dans les deux cas, un certain nombre de faits qui confirment la réalité et les possibilités des deux théories, mais qui ont ceci de commun c'est qu'elles se rejoignent dans l'échec des buts avoués; par l'apparition d'une nouvelle classe dirigeante qui canalise le mouvement à son profit dans le premier cas ou qui surgit dans le second tout naturellement des rangs de la minorité.

L'évolution du mouvement socialiste a conduit à une prépondérance des organisations de masses: syndicaliste d'une part, social-démocratique de l'autre. Le syndicalisme révolutionnaire de Pelloutier et de Griffuelhes, la social-démocratie de Rosa Luxembourg ne pouvaient laisser prévoir que les appareils bureaucratiques inhérents à ces types d'organisations, seraient, contre les aspirations ouvrières, des freins plus efficaces souvent, que les organismes de répression. Atteints par le virus de la technocratie, partis et syndicats apparaissent aujourd'hui comme des têtes sans corps, disposant d'une indiscutable clientèle électorale, de moins en moins de militants de base d'ailleurs inutiles, d'une pléthora de responsables irresponsables, dominés enfin par une caste de professionnels dirigeants.

De plus les organisations de masses ont à supporter une contradiction majeure, car elles laissent supposer un niveau de prise de conscience identique chez tous. En fait, pour une minorité, s'organiser c'est se placer en dehors des courants contradictoires de révolution des masses. Identifier l'organisation minoritaire à une masse est la plus grande imposture, le mythe le plus profondément enraciné de l'histoire du socialisme.

Nous rejetons formellement aussi bien les pseudo-organisations de masses paralysées par leurs appareils de direction, que les spéculations impuissantes de l'«élite» déterministe. p

Nous croyons en la révolution parce que l'histoire témoigne du renouvellement incessant des mouvements populaires spontanés qu'un tournant décisif peut intervenir si du peuple, et vivant dans le peuple, se dégage une minorité agissante, organisée, convaincue d'autant plus consciente de ses possibilités, qu'elle les limite, en ne confondant ni en ne subordonnant les intérêts de classe des travailleurs aux intérêts de la minorité.

Alors en dehors de l'action spontanée des masses il n'y a rien. Mais nous avons souligné et nous connaissons la naturelle limite de cette action, non que nous mettions en doute sa puissance mais son étendue. Le rôle d'une minorité apparaît nettement dans une action de masse comme la tentative de dépassement de l'objectif conscient. Ce n'est qu'à partir de ce processus, longue succession de poussées où, par interférences, les asses spontanées, et l'avant-garde jouent le rôle de pointe que l'auto-éducation et la prise de conscience sont possibles, que l'on peut parler de révolution.

C'est au terme de ces longues luttes que se précisent et se délimitent les vrais bastions de l'autorité et de l'exploitation. C'est au niveau des échecs autant que des victoires que les idées pénètrent et prennent vie. Il est donc nécessaire que la minorité soit dans la masse et non en dehors. Qu'elle trouve la plus juste limite à son rôle dirigeant, dans le cadre des organisations où les masses se trouvent vraiment.

Cette action ne devient dès lors possible que si le révolutionnaire s'appuie sur une organisation dont le programme, la stratégie sont puissamment conçus, la tactique n'étant que circonstancielle.

Henri KLÉBER.